

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou jaunies

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

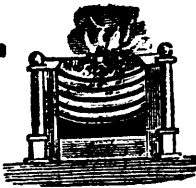
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA FAMILLE DU MARCHAND, (esquisses de mœurs), (suite et fin); DEUX FILLES A MARIER, (mœurs anglaises); M. HUMANN LACHANT SA MÈRE SUR LES CONTRIBUABLES, (Poésie).

LA FAMILLE DU MARCHAND.

—
ESQUISSES DE MŒURS.

—
[SUITE ET FIN.]

VII.

Les efforts que Mme Lenoir avait faits pour cacher à son mari des craintes qu'il n'était que trop bien disposé à partager l'avaient complètement abattue. A peine M. Lenoir fut-il sorti, pour courir à la recherche de son fils, qu'elle tomba, privée de sentiment, sur une chaise. Elle resta long-temps dans cette situation sans que personne lui portât secours, car les employés du magasin ne pénétraient jamais dans l'appartement sans y être appelés par les besoins du service. Loreque, revenue de son évanouissement, elle ouvrit à demi ses yeux appesantis par la fatigue, Emilie, agenouillée devant elle, tenait une de ses mains, qu'elle couvrait de baisers et de larmes, tandis que Fanny, debout à l'autre extrémité de la salle, remuait un breuvage avec précaution, comme si elle eut craint que le choc de la cuiller contre le verre n'attirât l'attention de son côté. Elle ne put cependant échapper au regard de Mme Lenoir qui se fixa sur elle, non pas terrible et menaçant, mais impassible et hagard. Après quelques instants de contemplation muette et presque machinale, pendant lesquels la pauvre femme avait ralié péniblement ses souvenirs, elle attira vers elle Emilie, qui jusqu'alors n'avait osé relever la tête, et la mère et la fille, haletantes, entrelacées, confondirent leurs baisers et leurs larmes.

La servante, jugeant sa présence inutile, avait disparu furtivement pendant cette scène.

Emilie, rassurée par les paroles bienveillantes de sa mère bonne et indulgente comme toutes les mères, rassembla tout son courage pour se faire une inquiète et trop juste curiosité.

Elle raconta lentement, et non sans beaucoup d'hésitation, les circonstances de l'enlèvement dont elle avait failli être la victime; mais, malgré sa promesse formelle de ne rien dissimuler, soit intention de disculper Mme Henri, soit désir, d'ailleurs bien naturel, de pallier ses propres torts, elle passa prudemment sous silence les imprudences antérieures qui avaient pu encourager, contrairement à sa volonté sans doute, cette criminelle tentative. Cependant, à travers les nombreuses réticences de son récit, elle laissa percer, pour obéir à une impulsion de sa conscience, l'aveu d'une sympathie momentanée pour le coupable.

Mme Lenoir, loin d'apprécier cette franchise expiatoire, fronça le sourcil et prit une attitude sévère qui déconcerta la jeune fille; mais quand le nom du marquis de Forsac eut été prononcé à son oreille, elle tressaillit comme frappée de stupeur; puis, prenant les mains d'Emilie et les pressant avec attendrissement dans les siennes: "Pardou ! pauvre enfant, lui dit-elle, c'est assez de chagrin et de honte; essuie tes larmes et relève la tête, car tu n'es pas la seule qui aie sujet de pleurer et de rougir."

Emilie accepta comme un bienfait inespéré cette consolation dont elle ne chercha pas même à deviner le motif, et poursuivit le cours de son récit. Le danger auquel M. Lambert s'était si généreusement exposé pour elle lui apparut alors dans son effrayante réalité, car elle avait eu à peine jusque-là la faculté de distinguer ses émotions. Le dévouement du noble jeune homme la pénétra d'une vive reconnaissance; que n'eût-elle pas donné pour être rassurée sur les suites de ce fatal combat! Elle prêtait une oreille attentive et se levait inquiète au moindre bruit, et chaque instant qui s'écoulait ne faisait qu'ajouter à sa frayeur et assombrir ses cruels pressentiments.

Tout à coup un retentissement de pas et de voix confuses fit jaillir de son cœur une lueur d'espérance; mais la porte s'ouvrit, et avant que M. Lenoir et son fils en eussent franchi le seuil, Emilie avait poussé un cri d'effroi et s'était jetée aux pieds de son père. La brusquerie de ce mouvement ne laissa point à M. Lenoir le temps de se reconnaître; l'irréflexion lui fit oublier la solennité de son rôle, et, au lieu de se

poser en juge sévère et inflexible avec toute la gravité qu'autorisait la situation et qui convenait si peu à son caractère, il s'abandonna franchement à un premier élan de tendresse paternelle ; sa joie d'avoir retrouvé sa fille étouffa un instant tout autre sentiment. Pendant qu'il pressait Emilie dans ses bras, Auguste, dont la sensibilité vivement émue avait besoin de s'épancher, s'approcha de sa mère pour l'embrasser à son tour avec effusion. Mme Lenoir le repoussa durement par un geste de mépris et d'indignation : c'était la première fois peut-être que cette mère, tendre pour ses enfants jusqu'à la faiblesse, se dérobaux caresses si rares et habituellement si désirées de son fils ; aussi le jeune homme baissa-t-il tristement la tête avec la résignation du désespoir, présentant les graves et trop légitimes accusations dont il allait être assailli.

M. Lenoir, dès que son effervescence fut un peu calmée, eut presque honte d'un premier moment d'abandon et se composa un visage sévère : le père indulgent s'effaça devant le juge inflexible et la pauvre Emilie fut menacée d'un nouvel interrogatoire. Heureusement Mme Lenoir, craignant pour sa fille les suites d'une enquête trop minutieuse, coupa court à des questions embarrassantes en se chargeant de la relation des faits, qu'elle présenta sous le jour le moins défavorable, et avec cette foule de circonstances atténuantes dont les femmes savent si bien entourer les fautes les moins pardonnables.

— Oh ! malheur à l'infâme si je parviens jamais à le connaître ! s'écria subitement Auguste, qui voulait à tout prix échapper aux tourments d'une incertitude pire que la réalité la plus cruelle.

— Vous le connaissez, monsieur, lui répondit froidement sa mère ; cet infâme c'est....

— Le marquis de Forsac, interrompit M. Lenoir,

— Oui le marquis de Forsac, votre ami, M. Auguste, et vous êtes son complice, car c'est vous qui lui avez fourni les moyens de consommer son crime, c'est vous qui vous êtes associé à son infâme pari dont le déshonneur de votre sœur était l'objet.

Mme Lenoir elle-même n'était pas complètement irréprochable, car elle avait encouragé les ridicules prétentions de son fils, et, dans des circonstances ordinaires, la conscience de ses torts l'aurait rendue indulgente pour un crime involontaire qu'un hasard funeste avait si cruellement aggravé ; mais la colère rend injuste, et d'ailleurs, bien que Mme Lenoir ne s'avouât pas cette supercherie, elle éprouvait un grand soulagement à rejeter sur un autre la part de solidarité qui aurait dû peser sur elle.

— Quel malheur, n'est-ce pas, poursuivit-elle avec une irritation toujours croissante, qu'un

honnête homme se soit trouvé là pour compromettre vos pistolets, comme vous dites, en compromettant sa vie ? Sans lui, sans sa généreuse intervention, votre sœur était perdue, mais vous gagniez votre pari.

— Que voulez-vous dire ? interrompit M. Lenoir, stupéfait, vous parlez d'une vie compromise, de pistolets perdus, de pari gagné ? Expliquez-vous, de grâce, je ne vous comprends plus.

— En effet, répliqua Mme Lenoir, il serait difficile de se reconnaître au milieu de tant d'infamies ; moi-même, qui sais tout, je m'y perds. Comment penser qu'il a pu conspirer contre notre repos et contre l'honneur d'Emilie, lui notre fils, lui son frère ! qu'il a laissé à un étranger, à M. Lambert, le soin de la défendre et de se battre pour elle !

— Il s'est battu, lui, Lambert, pour nous, pour notre fille ! s'écria M. Lenoir, vivement agité ; pauvre Lambert, généreux ami ! où est-il ? Je veux le voir, le remercier, l'embrasser...

— Mort, peut-être à cette heure, reprit Mme Lenoir d'une voix lugubre.

Un long gémissement s'échappa de la poitrine oppressée d'Emilie.

— Vous vous trompez, ma mère, répliqua Auguste, ce duel n'a pas eu lieu.

— Qui vous l'a dit ?

— Le marquis de Forsac a refusé de se battre avec M. Lambert.

— Ah ! c'est juste, interrompit M. Lenoir, le marquis de Forsac s'estimait trop grand seigneur pour se mesurer avec un honnête commerçant ; voilà de la dignité et surtout de la prudence bien entendue !

— Vous mentez encore, M. Auguste, reparut Mme Lenoir, ils se sont battus, vous dis-je presque en présence de votre sœur ; elle les a vus armés l'un contre l'autre, elle a entendu leurs deux coups de pistolets, il y a de cela plus de trois heures, hélas ! et nous attendons toujours M. Lambert.

— Auguste, dont la dénégation avait été sincère, ne savait que répondre à une assertion aussi positive et qui était pour lui un véritable énigme ; M. Lenoir vit dans son silence l'aveu d'une imposture dont il était en réalité bien innocent, et ce nouveau grief exalta sa fureur déjà si vive.

— Malheureux, murmura-t-il en faisant un pas vers Auguste et levant le bras comme pour le frapper, si un homme de cœur a péri victime de la lâcheté, que le sang retombe sur ta tête maudite !

Les doigts du jeune homme se crispèrent sur son visage, et un torrent de larmes jaillit de ses yeux. Emilie, qui, absorbée jusqu'alors dans sa douleur muette, était étrangère à la con-

versation, se leva avec impétuosité et se jeta au coup de son frère comme pour lui faire un bouclier de son corps contre la malédiction paternelle.

—Grâce pour lui s'écria Lambert, qui venait d'entrer inaperçu au milieu du bruit et des agitations de cette scène.

Sa voix retentit dans les cœurs des assistants ; en un moment la joie illumina ces visages jusque-là si sombres et si consternés ; chacun s'élançait vers le commis pour l'embrasser, chacun ouvrait la bouche pour lui exprimer sa reconnaissance, mais telles étaient la stupeur et l'émotion, que toutes les paroles expiraient à demi articulées.

Lambert, pâle, les cheveux en désordre et un bras en écharpe, se tenait debout, froid et impassible comme s'il eut été étranger à ces démonstrations si vivas et si empressées.

Mon Dieu, vous souffrez ; vous êtes blessé ? dit Emilie la première...

—Bien légèrement ; la balle n'a traversé que les chairs.

—Brave Lambert, soupira M. Lenoir ; nos craintes n'étaient donc que trop bien fondées ! oh ! vous ne pouvez vous figurer combien notre attente a été longue et cruelle ; une heure passée dans les angoisses d'une incertitude équivalait à toute une vie de douleur.

—Je ne doutais pas de votre bienveillante inquiétude, mon bon monsieur Lenoir, mon cher patron ; mais il n'a pas dépendu de moi de la faire cesser plus tôt. Le marquis de Forsac n'était accompagné d'aucun de ses amis. Nous ne devons le quitter qu'après lui avoir prodigué les premiers soins que son état réclamait et l'avoir transporté chez lui.

—Voilà votre ouvrage, monsieur, dit M. Lenoir en se tournant vers son fils.

—Blessé aussi, et tout cela par ma faute, balbutia Emilie en sanglotant : suis-je assez malheureuse !

—Rassurez-vous, mademoiselle, il vivra.

—Oh ! je suis rassurée, puisque je vous ai revu, mon sauveur, mon frère, répliqua-t-elle avec une affection sincère.

—Oui, reprit Lambert en faisant visiblement un effort violent sur lui-même, il vivra pour vous aimer, pour répondre à votre tendresse.

—Assez, assez, interrompit M. Lenoir, surpris et courroucé d'un langage qui lui paraissait une ironie aussi cruelle qu'impulsive.

—Veuillez m'écouter, au contraire, dit gravement le commis ; j'ai accepté une mission je dois la remplir. Le marquis de Forsac, plein de repentir, m'a chargé de vous demander pour lui la main de Mlle Emilie.

—Notre fille, marquise s'écria Mme, Lenoir

qui ne put comprimer un mouvement d'orgueilleuse satisfaction.

—Est-ce une nouvelle mystification, monsieur Lambert ? demanda sévèrement M. Lenoir.

—Ah ! monsieur, répliqua le commis, qu'ai-je donc fait pour autoriser un aussi odieux soupçon ?

—C'est vrai, je suis injuste. Pardon, mon ami, mon fils, car vous êtes bien réellement mon fils vous qui avez si noblement exposé votre vie pour sauver l'honneur de mon nom. Mais expliquez-vous, je vous en conjure, car je ne puis vous comprendre ; ma tête se brise....

Lambert reprit : Au premier coup de feu échangé avec mon adversaire, je le vis chanceler, puis tomber dans les bras de nos témoins, qui s'élançèrent vers lui ; j'étais blessé, mais je ne songeai plus à moi ; je ne me préoccupai quod du sort de ma victime ; vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'affreux et de poignant à voir, le sang qu'on a versé ! Je m'approchai, glacé d'effroi, prêt à mourir de désespoir si je n'avais plus trouvé qu'un cadavre ; mais le ciel prit ma douleur en pitié ; le mal était grand sans doute, mais non pas tel que je l'avais redouté. La balle, qui pouvait traverser la poitrine du marquis, s'était amortie contre une côte, et n'avait pas pénétré assez profondément pour que son extraction fût difficile ou dangereuse.

Je fus rendu à la vie en cessant de craindre pour celle de mon adversaire. Ma sollicitude et les soins que nous lui prodiguâmes le touchèrent tellement qu'il me serrait la main affectueusement et déplorait avec des larmes, dans les yeux le dédain qu'il m'avait d'abord témoigné. Arrivés chez lui, où je persistai à l'accompagner avec mes amis pour être complètement rassuré sur son compte, on lut une lettre qui venait d'être apportée à son adresse. Il essaya de la lire ; mais bien qu'il eût conservé toute sa présence d'esprit, un nuage épais, selon son expression, semblait s'être appesanti sur ses paupières, et il ne put déchiffrer un seul mot : « Tenez, me dit-il en me tendant la lettre, soyez assez bon pour en prendre connaissance et m'en communiquer le contenu. » Et, comme il remarqua ou devina mon hésitation, bien naturelle en pareil cas : « Oh ! ne craignez rien, ajouta-t-il ; je n'ai de secrets pour personne ; mais, en fût-il autrement, j'en en voudrais point avoir pour vous. »

—Tout cela me prouve, interrompit M. Lenoir, que ce marquis de Forsac est, au fond, plus étourdi que pervers ; mais il n'y a rien qui justifie l'étrange langage que vous avez tenu tout à l'heure.

—Permettez-moi d'achever ; vous allez être satisfait. Je cédaï à son désir. Cette lettre, datée du café de Paris et conçue dans des termes dont il fut le premier à blâmer la légèreté

et l'inconvenance, indiquait que la jeune fille qu'il avait tenté de séduire était la sœur d'un de ses amis, de M. Auguste. Elle mentionnait aussi une altercation qui avait eu lieu entre ses amis et vous. Dès que j'eus achevé ma lecture qu'il avait fréquemment interrompue par des exclamations fort désobligeantes pour son indigne correspondant : "Que m'importe, après tout me dit-il, que mon ami s'appelle Auguste Lenoir ou le baron de Belcour ? Votre conduite généreuse pique mon émulation ; il ne sera pas dit que j'aurai plongé dans la douleur, par ma coupable étourderie, une famille respectable, une jeune fille que sa candeur seule a rendu imprudente, et un brave jeune homme qui n'a d'autre tort que celui de changer un nom honorable contre un titre insignifiant ; veuillez donc annoncer aux parents de Mlle Lenoir que j'aurai dans un an la disposition de ma liberté et de ma fortune, et que je leur demande pour cette époque la main de leur fille."

L'émotion toujours croissante de M. Lambert pendant tout ce récit avait tellement affaibli sa voix qu'elle sembla s'éteindre avec ses dernières paroles.

M. Lenoir promena un regard investigateur sur sa femme et sur ses enfants, qui, de leur côté cherchaient à lire sa pensée dans ses yeux, et après un moment de silence :

—Eh bien, madame Lenoir, que dites-vous de cette belle proposition ?

—Je dis que nous ne devons pas hésiter à l'accepter ; le marquis de Forsac est un excellent parti ; notre fille l'aime, et c'est un devoir pour nous d'assurer son bonheur.

Ces mots : "Notre fille l'aime," en même temps qu'ils arrachèrent à M. Lenoir un geste non équivoque de dépit, produisirent sur Lambert une vive et douloureuse impression dont Emilie suivit furtivement les traces sur son visage.

—Et vous, monsieur, demanda-t-il à Auguste, que pensez-vous de la générosité de votre ami ?

—Je pense, mon père, que Forsac, malgré ses défauts, qui ne sont qu'un accident de son âge et de sa position, est aussi digne de ma sœur que ma sœur est digne de lui ; mais je crains que l'orgueil de ses amis soulevé contre cette union qu'ils appelleront une mésalliance, ne soit une cause de désordre et de regret.

—A merveille ! on dirait que vous commencez à réfléchir. Il est bien temps ! Maintenant, à votre tour, Mlle Emilie ; parlez.

La jeune fille avait prévu cette interpellation : sa réponse, préméditée dans son cœur, ne se fit pas attendre.

—Pardonnez-moi, mon père, dit-elle avec

une fermeté calme et imposante que rien jusqu'alors n'avait fait soupçonner en elle ; pardonnez-moi si ma résolution entrave vos projets, mais elle est irrévocable : j'ignore si je suis encore digne, après mon imprudence, de porter le nom d'un honnête homme, mais je ne serai jamais la femme de celui qui n'a su que m'insulter.

M. Lenoir manifesta son approbation par un signe de tête ; Lambert tressaillit, car la jeune fille fixait sur lui un regard plein de mélancolie et de tendresse, et semblait l'implorer.

—Ah ! vous êtes un ange ! s'écria-t-il ivre d'espérance et de bonheur.

—Vous me pardonnez donc ?

—Si je vous pardonne... je vous aime... oui, je vous aime comme une sœur.

Dites comme une épouse, Lambert, mon ami, interrompit M. Lenoir transporté.

Lambert s'approcha vivement pour saisir la main d'Emilie et la porter à ses lèvres ; la brusquerie du mouvement imprimé à son bras lui arracha un léger cri de douleur.

—Oh ! prenez garde à votre blessure, dit Emilie avec une sensibilité charmante en lui présentant son front, sur lequel il déposa un baiser.

—C'est vrai, répondit-il en souriant, je l'avais oublié !

—Déjà ? ... pensa la jeune fille, mais moi je ne l'oublierai jamais.

—Tu l'aimais donc ! murmura Mme Lenoir à son oreille.

—Non, ma mère, mais je l'aime.

—Monsieur Lambert, j'ai été bien coupable envers vous, dit Auguste en tendant la main au commis, mais je suis heureux de vous appeler mon frère ; je renonce à une vie d'oisiveté et de débauche dont je rougis pour continuer l'honorable profession de mon père ; et s'il peut y avoir encore quelque affection pour moi dans votre cœur, nous associerons nos intérêts et nos existences pour ne former qu'une seule famille.

—Bravo, mon garçon, embrasse-moi et faisons la paix, interrompit M. Lenoir trop ému pour contenir l'expression de sa joie ; mais tu vas trop loin, je ne te demande pas un aussi grand sacrifice. Le commerce ne convient pas à ton caractère, il ne faut point forcer les inclinations ; sois avocat, médecin, artiste, militaire, tout ce que tu voudras, pourvu toutefois que tu ne veuilles plus être gentilhomme.

—Ne parlons plus de cela, mon père, répliqua gaiement Auguste ; le baron de Belcour est un sot que je regrette d'avoir connu, mais avec qui je n'aurai plus rien de commun, je vous le jure.

DEUX FILLES A MARIER.

MEARS ANGLAISES.

I.

La répétition d'une pièce nouvelle avec ses acteurs en carrick et en bottes sales, les actrices en manteau et en papillotes, ne ressemble pas plus à la première représentation de cette même pièce, rehaussée du lustre et des bougies et de la pompe des costumes, que le jeune gentleman de la veille ne ressemble au dragon du lendemain, quand, après quelques heures passées au quartier-général et une entrevue avec l'adjutant, il apparaît en épaulettes, ceinturon, sabretache, et tout l'attirait d'une complète métamorphose.

Ces réflexions, je me les appliquais à moi-même. C'était avec une approbation entière du goût de S. M. dans le choix d'un uniforme, et en rendant pleine justice à l'habileté du tailleur du régiment, que je suivais la rue de George-Street le lendemain de mon arrivée à Cork. Les bâtiments qui devaient nous prendre à bord pour nous transporter à la Jamaïque, n'étaient point encore en vue. On doutait qu'ils vissent avant une semaine ou deux, et je me trouvais, grâce à mon grade d'enseigne, l'objet d'une foule de soins et de politesses.

J'avais vingt-quatre ans à peine. J'étais sans expérience, ne connaissant du monde que ce que j'en avais lu dans les livres ; mais mon ignorance ne m'effrayait point. Je me sentais heureux de ma nouvelle indépendance, heureux de la commission que mes parents m'avaient achetée, heureux de l'argent qu'ils mettaient à ma disposition, et ma bienveillance s'étendait à tout le genre humain.

L'officier, sous les ordres duquel j'étais momentanément placé, me témoignait les plus grands égards. Le major Dalrymple, c'était son nom, avait été successivement employé, depuis le commencement de sa carrière militaire, dans le commissariat, dans les stations éloignées ; mais jamais, à aucune époque de sa vie, il n'avait ce qu'on appelle servi ; aussi ses idées sur la profession de soldat étaient-elles précisément celles d'un homme qui, pendant vingt ans, a assisté régulièrement à la parade, et dont l'unique champ de bataille a été le champ des manœuvres. Au moment dont je parle, il remplissait en quelque sorte les fonctions de payeur-général, s'occupant de mille détails, inspectant les recrues, examinant les comptes, revisant les certificats de malades, et passant des marchés pour les rations de bœuf. La nature et la multiplicité de ses fonctions

avaient-elles agrandi la sphère de son ambition et de ses talents ? ou bien, ses aptitudes diverses l'avaient-elles jeté dans cette variété d'occupations ? c'est ce que j'ignore. Mais véritablement le major était, suivant l'expression française, un *Jean-fait-tout*. Aussitôt qu'un jeune enseigne avait rejoint son régiment caserné à Cork, il recevait la carte du major Dalrymple ; le lendemain, il recevait le major Dalrymple lui-même, le troisième jour, une invitation à dîner de sa part, le quatrième jour une prière d'aller passer chez lui les soirées : après quoi, il devenait l'ami de la maison, titre qu'il partageait avec plusieurs autres jeunes gens aussi nouvellement enrôlés, et aussi inexpérimentés que lui.

Ce qui donnait à la société qui se réunissait dans la maison du major une physionomie particulière, c'est qu'on n'y rencontrait aucun officier d'un grade supérieur à celui d'enseigne. Cependant le major était aussi connu que le clocher de la ville. Il avait une foule de relations, comme le prouvait suffisamment les :—Comment cela va-t-il, major ?—Comment vous portez-vous ? Dalrymple ?—qui l'accueillaient à chaque pas qu'il faisait dans la rue. Mais, par une bizarrerie étrange, il montrait une prédilection décidée pour les jeunes officiers, négligeant les vétérans bronzés au soleil des Tropiques, ceux qui avaient plusieurs fois traversé la mer et pratiqué les choses du moude. Ses raisons pour en agir ainsi étaient de deux espèces. D'abord il n'y avait pas un objet d'équipement ou d'armement qu'il ne pût fournir, et qu'il ne fournit en effet à l'officier nouvellement commissionné. Epée, ceinturon, hausse-col d'infanterie, schako de grenadiers, tout cela était de son ressort. A la vérité il n'en tenait pas magasin ; mais il avait tellement associé ses intérêts à ceux des marchands de la ville de Cork, que toutes les boutiques auraient dû avoir pour enseigne ces mots écrits au dessus de la porte :—“ Dalrymple et Co.” Ses écuries offraient une infirmerie de chevaux hors d'âge, mais admirablement tenus et soignés et dont il trouvait un débit avantageux ; il pouvait vous céder, à vous, seulement à vous, trois douzaines de bouteilles de sherry pour égayer votre prochaine traversée. Il savait combien était précieuse une provision de cette nature. La veille, dans ses courses, il avait eu la chance de tomber sur un équipage de campagne, qu'il laisserait à de bonnes conditions. Pouvait-on manquer de rien avec un tel homme ? Sa complaisance n'avait pas de bornes ; son zèle était inépuisable comme ses magasins.

Il n'était point question d'argent avec lui : au diable l'argent ! Vous paieriez quand cela vous conviendrait. De l'argent ! Fi donc. Un billet à trente-un-jour, avec l'escompte et l'intérêt en

deda s, arrangeait toujours l'affaire. Si le digne major, dans cet échange de services, réalisait quelques petits profits, on gagnait bien davantage à le connaître : on peut dire avec vérité que l'on ne savait pas tout ce que l'on gagnait.

Ensuite le major Dalrymple avait deux filles : Mathilde et Fanny participaient à la célébrité de leur père. Leurs noms étaient aussi populaires dans l'armée que ceux de lord Fitzroy, Somerset ou Picton. Elles étaient connues de l'île de Wigh à Halifax, du cap Coast à Chatam, de Belfast aux îles Bermudes. Y avait-il un officier subalterne qui n'eût soupiré pour l'une ou pour l'autre, peut-être pour toutes les deux, et qui ne leur eût juré un amour éternel jusqu'au premier changement de garnison ? Il faut tout dire : telle était la sollicitude du major pour le service, que, non content d'équiper et d'armer ses jeunes amis, à leurs frais s'entend et de leur prodiguer, moyennant certaines conditions, ce qui concernait leur profession, il aurait voulu encore leur fournir une compagne, une amie, une femme enfin dans la personne de ses filles. Malheureusement l'ordre du jour ne prescrivait pas de se marier comme il règle la coupe de l'habit et la longueur du sabre. De là venait sans doute que la diplomatie du major n'obtenait point le même succès dans son département domestique que lorsqu'elle s'exerçait au dehors dans le trafic des selles, des harnais, desceinturons, des bouteilles de sherry. Les miss Dalrymple restaient demoiselles, en dépit de leur père et d'elles-mêmes.

A quoi cela tenait-il cependant ? Qu'est-ce que demandaient les époux ? Mathilde, avec ses grands yeux noirs, sa noire chevelure, sa physionomie inspirée et la pâleur romantique de son visage, réalisait cet idéal de beauté que l'on ne trouve que dans les rêves, image charmante qui vous caresse et vous fuit aussitôt. Comment résister à ses airs languissants, à l'éclat voilé de ses regards ? C'était une belle ténébreuse, évitant de se mêler à ce monde folâtre qui ne la comprenait pas, destinée à marcher seule dans la vie, et renfermant au fond de son âme ses mélancoliques pensées. Oh ! que si elle rencontrait sur sa route solitaire un cœur qui sympathisât avec le sien, un appui pour sa faiblesse, pour sa tristesse d'un consolateur, un homme de bonne volonté digne de savourer les délices d'une union bien assortie, elle prodiguerait en retour à ce mortel fortuné tous les transports d'une âme aimante, et ces trésors de passion que le vulgaire ne connaît pas !... Le moyen de s'en tenir, avec une pareille femme, aux termes de l'amitié platonique ? Le moyen de rester maître de soi et de ne pas être tenté par le paradis que promettait l'enchanteresse ! Elle était surtout adorable quand elle citait Cowley, et que,

levant vers le ciel ses yeux où brillait une larme, elle déclamaient d'une voix émue :

There are hearts that live and love alone !
(Il y a des cœurs qui vivent et qui aiment seuls)

Ceci était comme le coup de force par lequel Mathilde achevait son homme. J'ai su depuis ; que maintes fois ce vers avait amené une déclaration accompagnée de promesses d'un éternel amour, d'offres d'une fortune plus ou moins considérable. Que se passait-il ensuite ? Comment une affaire si vivement engagée s'arrêtait-elle bientôt d'elle-même ? Quels ressorts, quels rouages venaient à manquer ? On l'ignorait. Les savantes stratégies du major, les airs languoureux et les citations sentimentales de sa fille, n'aboutissaient qu'à une scène pathétique ; le dénouement final n'arrivait point, et la belle Mathilde était menacée d'avoir toujours beaucoup d'adorateurs et jamais de mari.

Fanny offrait avec sa sœur aînée un contraste piquant, qui faisait mieux ressentir les avantages particuliers de chacune d'elles. Une abondante chevelure blonde, des yeux bleus tour-à-tour remplis de malice et de langueur, ombragés de longs cils, et dont le regard, en se fixant sur vous, vous remuait le cœur ; une tête petite, mais parfaite, des pieds qui eussent servi de modèle à Ganova, des mains dont le Titien eut admiré la délicatesse ; telle était Fanny. Elle avait une voix expressive et douce ; elle chantait, comme l'alouette, avec une gaieté communicative. Si le caractère de Mathilde était *il penseroso*, celui de Fanny était *l'allegro*. Elle riait partout et de tout. Les amants de sa sœur devenaient ses amis. En vraie demoiselle anglaise, elle chassait avec la muette de Smith Barry ; elle allait en yacht avec le coveclub : elle faisait des parties de cheval, enlevait une mouche au pistolet, et jouait aux cartes avec les dragons. Car je livre la circonstance suivante aux méditations des physiologistes. On remarquait que tous les admirateurs de Mathilde appartenaient invariablement à l'infanterie, et ceux de Fanny à la cavalerie. Était-ce parce que l'infanterie est la partie romanesque de l'armée, et parce que la cavalerie montre plus de goût pour les réalités ? ou bien y avait-il quelque autre explication de ce phénomène ? Je laisse aux curieux le soin d'en décider. On voit que, dans la maison du major Dalrymple, tout était réglé d'après ce principe fécond qui produit tant de merveilles à Birmingham et à Manchester : je veux dire la division du travail. Chacune des deux sœurs avait son terrain particulier, son lieu d'action bien distinct, la rivalité était impossible. Cependant lorsque, comme dans l'exemple en question, il n'y avait à Cork que des cavaliers, Fanny consentait à en céder deux ou trois à Mathilde,

qui, plustard, dans l'occasion, acquittait scrupuleusement cette dette.

Mistress Dalrymple, leur mère, car il est temps de faire mention d'un personnage aussi important, était une grosse femme d'un embonpoint excessif, à l'air commun, et dont la voix enrouée ressemblait à celle d'un contre-maître attaqué d'une esquinancie. Dieu sait pour quel motif le major l'avait épousée ; car, malgré quelques restes de beauté, elle appartenait évidemment à une classe inférieure de la société, et je n'ai jamais entendu dire qu'elle lui eut rien apporté en dot. Ainsi que la plupart des femmes de Cork, elle s'occupait des petits scandales de la ville, des changements qui s'opéraient dans la garnison, des spéculations heureuses ou malheureuses de son mari, et principalement de l'établissement de ses filles. Toujours déçue dans ses espérances, et, comme l'araignée, forcée de recommencer chaque matin la toile tendue la veille, elle était devenue à la fin morose, chagrine, défiante, et son humeur acariâtre contrébalançait souvent, près des jeunes officiers, le charme qui les attirait vers Mathilde et Fanny. Si elle avait reçu de la nature quelque délicatesse de sentiment, cette délicatesse s'était émoussée par suite des nombreux mécomptes qu'elle avait essayés. Elle tendait à son but constant, c'est à-dire au mariage de ses filles, sans détour comme sans pudeur.

Le nouveau soupirant, cornette ou enseigne, ne se prononçait-il pas assez vite à son gré, elle stimulait sa lenteur, elle échauffait sa froideur ; c'étaient d'abord des insinuations à mots couverts : — Mathilde n'était pas en gaité, ce matin ; Fanny, la pauvre enfant, avait une migraine affreuse ; elle en devinait bien la cause, et un autre qu'elle, pourrait aussi la deviner. — Et son regard, fixé sur le coupable, expliquait ce que sa bouche ne disait pas : que, si celui-ci hésitait encore à comprendre et à se déclarer, on le retenait à dîner en même temps qu'on laissait partir ses compagnons. On l'accablait de soins, de prévenances, de cajoleries ; on affectait de le traiter sans façon, comme s'il eût été de la famille. Dieu le bénisse ! Et pourquoi n'en serait-il pas ? Après-dîner, le major restait à table avec lui, tandis que les dames préparaient le thé au salon. Tous deux passaient une heure dans un tête-à-tête favorable aux épanchements et aux confidences. On sait que le vin les provoque, et le vin n'était pas épargné. Le major dissertait avec les nombreux inconvénients d'une union mal assortie, s'étendant sur le bonheur qu'il avait trouvé dans son mariage avec Mistress Dalrymple, et déclarait que Mathilde et Fanny feraient d'excellentes femmes comme leur mère. Leur éducation les y avait formées d'avance. Personne qu'un vieil officier comme lui ne s'entendait à

élever de jeunes filles comme les siennes. Il savait qu'il possédait deux trésors, deux trésors inestimables, dont on ne pouvait deviner la valeur. Son seul désir était de les garder, ou du moins de ne les accorder qu'à un brave jeune homme, capable de les apprécier. C'était, ajoutait le digne major, en branlant gravement la tête, c'était une tâche difficile, attendu les nombreuses demandes dont il était assailli chaque jour.

Ici le major Dalrymple débouchait une autre bouteille, et la passait à son jeune ami, il approchait sa tête de la sienne afin de le consulter sur un sujet délicat. Il ne s'agissait de rien moins que d'une proposition de mariage pour Mathilde ou pour Fanny. Le prétendant était riche, aimable, généreux : il ferait certainement le bonheur de Fanny ou de Mathilde ; cependant, lui, major Dalrymple, il craignait, en bon père, que la jeune fille en question n'aimât ailleurs. Il avait cru remarquer... Il soupçonnait... Bref, que fallait-il répondre ?

Ce coup de maître manquait rarement de produire son effet. Ivre d'amour et de vin, le soupirant, jusque-là trop circonspect, avouait enfin avec effusion ses sentiments, ses vœux, sa passion secrète : une condescendance toute paternelle accueillait et encourageait ses prétentions. Le prudent major triomphait en lui-même du succès de sa ruse, sa femme et lui se livraient encore une fois à l'espérance. La maison prenait un air de gaité. Mistress Dalrymple adoucissait le son aigre de sa voix et souriait agréablement. L'époux en expectative, tel qu'une étoile radieuse, illuminait l'horizon. Hélas ! tout retraits bientôt dans les ténébres. L'étoile s'éclipsait ou allait éclairer d'autres cieux. Le major en était pour son vin, et Mistress Dalrymple, reprenant son air revêche et sa voix rauque, fulminait d'énergiques imprécations contre l'indécision et l'esprit volage des hommes de l'époque.

C'était ainsi que deux jeunes filles, réellement aimables, jolies et pourvues des dons les plus heureux, étaient dressées à l'intrigue par le major et sa femme. Pendant plusieurs années déjà, et sous plusieurs climats différents, elles avaient usé, dans ces misérables artifices, l'innocence de leurs cœurs et le chaste attrait de leur beauté. Malgré leur pauvreté, on les eût sans doute demandées pour femmes, si elles n'eussent pas été si publiquement offertes. Leur conduite paraissait pure ; mais leur réputation avait souffert de la bruyante popularité qu'elles s'étaient acquise. Leurs noms incessamment placés dans la bouche des officiers et accompagnés de plaisanteries et de commentaires, n'avaient plus ce charme virginal qui aurait dû les protéger. On en parlait trop pour que des hommes prudents osassent les aimer.

Les choses en étaient là lorsque j'arrivai à Cork.

II.

Le jour même de mon arrivée à Cork j'allai rendre mes devoirs à l'adjutant. Je fus reçu par un petit homme trapu, à la face avinée et en jaquette courte.

—M. O'Malley, me dit ce personnage, je vois que vous appartenez au 14e; vous aurez la bonté de paraître à la parade demain matin; l'école du manège a lieu à sept heures, les manœuvres se font à neuf heures de matin et à trois du soir.

Puis s'adressant à un groupe d'officiers qui étaient comme moi dans la salle de réception :

—Capitaine Doune, dit-il, M. Tuckett, M. Sparks, M. Burton, et vous, M. O'Malley, je vous attends à dîner aujourd'hui.

Nous primes congé et nous sortîmes tous ensemble.

—Etiez-vous déjà venu à Cork, M. O'Malley! me demanda un de mes nouveaux camarades.

—Jamais, répondis-je.

—Charmante place de garnison, pardieu! s'écria un autre; et quelles jolies filles!..

Je regardai celui qui venait de parler; c'était un jeune homme ayant comme moi le grade d'enseigne. Sa taille était petite, sa physionomie peu gracieuse, mais animée; ses yeux noirs exprimaient la finesse, une assurance excessive et un grand contentement de lui-même.

—Ah! Burton, lui répliqua l'officier qu'on appelait Tuckett: vous aussi vous avez jeté les yeux de ce côté, séducteur que vous êtes! un soldat qui n'a que sa paie, fi! fi!... De pauvres diables comme vous et moi ne doivent caresser du regard que leur verre de grog et parfois une glorieuse bouteille de claret.

—Connaissez-vous les miss, Monsieur? poursuivit Burton en s'adressant à moi et sans se mettre en peine de répondre à l'interrompteur.

—J'en'ai point cet honneur, lui dis-je, ne sachant nullement de qui il était question.

—Eh bien! continua-t-il, nous vous présenterons... Vous y consentez, Monsieur Sparks? il verra votre idole, et il nous en dira des nouvelles. Mais que va penser mistress Dalrymple? La bonne dame en perdra la tête.

M. Sparks, blond jeune homme à l'air ingénu, rougit jusqu'aux oreilles et ne répliqua rien.

—Dalrymple! repris-je. Est-il question des filles du major de ce nom?

—Et de quelles autres filles parlerons nous, s'écria Burton, sinon de la belle Mathilde et de la charmante Fanny Dalrymple! Par le ciel! elles font aimer le métier de soldat. Je n'ai rien trouvé de plus gracieux à Londres et même à Paris; car vous saurez que je reviens de

France. Si vous voulez, Messieurs, au sortir du dîner de l'adjutant, nous irons tous ce soir leur faire notre cour.

—Pas moi, observa Tuckett. Je suis mis à l'index. Savez-vous, Messieurs, que mistress Dalrymple a écrit au duc d'York, se plaignant que j'eusse donné la main à sa fille Mathilde, pour la conduire à table, et que mes intentions ne fussent pas honorables.

—Pas honorables! répèrent en riant tous les officiers; pas honorable! Ce pauvre M Tuckett! quelle accusation foudroyante.

—Oui vraiment, continua Tuckett, et, en punition d'une telle énormité, l'aspect de ces deux soldats m'est interdit... Mais adieu, Messieurs... à tantôt!... Monsieur O'Malley, si vous désirez en savoir davantage au sujet des personnes dont il s'agit, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à Burton et à Sparks, ce sont les derniers présentés... Je ne crains rien pour l'un, ajouta-t-il plus bas. Son voyage à Paris l'a rendu invulnérable, mais l'autre est bien malade!

Ce fut ainsi que j'appris les propos et les plaisanteries auxquels les filles du major Dalrymple servaient de texte. Ma curiosité fut vivement excitée. J'attendis avec impatience le moment de leur être présenté, me promettant bien à moi-même de ne pas grossir la liste de leurs prétendants, et d'avoir pour elles toutes sortes d'attentions, mais non pas ces attentions honorables qu'exigeait mistress Dalrymple.

Le dîner que nous donna l'adjutant, dîner assez splendide d'ailleurs, fut, dans toute la force du mot, un dîner d'officiers. On s'en tint exclusivement de choses qui avaient trait à la profession. Les nombreuses variétés de pipes, le casque du dernier modèle, le nouveau bouton d'uniforme, les promotions, les ordres du jour, le général, la femme du général, les passe-droits, la paie: te's furent les sujets que l'on discuta à fond. Chose étrange! pendant que la conversation roulait sur tant de futilités, pas un mot ne fut dit sur les braves régiments qui, en ce moment, se battaient dans la péninsule pour soutenir l'honneur de la vieille Angleterre; pas une allusion ne fut faite à la gloire dont ils se couvraient, pas une louange ne fut donnée à leur courage. Cette circonstance m'étonna alors; mais depuis, je me suis convaincu que les fatigues d'une armée en campagne intéressent bien peu une certaine classe d'officiers. Etablis dans des quartiers qu'ils ne quittent jamais, ils vivent obscurément, occupés des détails de l'exercice, des minuties de la parade, des commérages de la cantine, des convives au milieu desquels je me trouvais, appartenant sans doute, pour la plupart, à cette classe. Il y

avait à table un commissaire-général, un brigadier-major, inspecteur de je ne sais quoi ; le chirurgien du régiment. l'adjudant et le major Dalrymple. Au-dessous de ces hauts dignitaires étaient le capitaine Dounie, M. Burton, M. Sparks, et moi-même.

J'examinai curieusement le major Dalrymple il me parut être âgé de soixante ans environ ; il avait une tête assez belle, un front large, un nez aquilin, des yeux gris qui étaient sans cesse en mouvement ; sa maigreur contrastait avec l'embonpoint de l'adjudant et du commissaire-général. Malgré l'air de simplicité qu'il affectait, son caractère rusé se lisait dans l'ensemble de sa physionomie, et dans un certain clignement d'yeux familier à ceux qui font métier d'acheter et de vendre.

Le commissaire-général raconta maintes anecdotes qu'il trouvait très-plaisantes ; le docteur disserta sur la fièvre de Walcheren ; l'adjudant, qui parlait peu, but en revanche tant de rasades, que bientôt il ne parla plus du tout. Le major Dalrymple profita du mutisme des uns et de la loquacité des autres pour nous inviter, Burton, Sparks et moi, à aller prendre le thé chez lui. Il trouva aussi le moyen de nous recommander instamment de ne rien acheter sans son avis. Ne savait-il pas bien que les jeunes gens comme nous s'exposaient à être dupés ? nous n'avions qu'à le consulter, il serait un père pour nous.

Le digne major, ainsi que Burton me le fit observer, ne demandait pas mieux que d'être pris au mot.

Nous nous levâmes de table à dix heures, après avoir porté les toasts que notre loyauté exigeait. Il n'aurait pas fallu beaucoup de dîners semblables à celui-là pour désenchanter nos illusions militaires. En dépit de ma jeunesse et de mon inexpérience, je voyais que le commissaire était un homme très-médiocre, le docteur un pédant, l'adjudant un sot, et, quand au major Dalrymple, je le soupçonnais déjà d'être un vieil intrigant.

—Vous venez avec nous, M. Sparks, dit le major, tandis qu'il passait chacun de ses bras sous celui de Burton et sous le mien ; nous allons demander une tasse de thé à mistress Dalrymple... C'est à cinq minutes de distance, M. O'Malley.

—Très flatté, Monsieur, en vérité, répondit Sparks en rougissant et avec une expression de plaisir manifeste.

—Je suppose, reprit le major formaliste, qui s'arrêta brusquement, je suppose que vous vous connaissez tous les trois. Mais, dans le cas où on ne vous aurait pas présentés les uns aux autres... M. O'Malley, MM. Burton et

Sparks ; — MM. Burton et Sparks, M. O'Malley.

Le major, enchanté de cette triple présentation (je sus plus tard que c'était une de ses manies), se remit à marcher en nous traînant à la remorque.

—Par ma foi ! continua-t-il, je ne suis pas fâché que le dîner soit fini : Le commissaire, avec ses contes bleus, et le docteur, avec ses pilules, sont drogues. Parlez-moi d'une petite pharmacie portative... je vous en enverrai un demain à chacun de vous ; le prix est de cinq livres... non ; de cinq livres et dix shelling. Rappelez-moi cela, si je l'oublie.

Nous le lui promîmes, et le major redoubla de bonne humeur.

—Et bien ! M. Sparks, dit-il, en interpellant notre compagnon, qui nous suivait comme l'ail, *non passibus æquis*, j'espère que vous n'avez pas payé trop cher votre cheval gris pommelé. Quel excellent coureur !... M. O'Malley, vous aurez sans doute besoin de quelque chose de semblable ? Nous ferons en sorte de vous le procurer.

—Mille remerciements, major, répondis-je ; je suis déjà pourvu ; j'ai trois chevaux dont je suis content.

Le major fit une légère grimace. Il se tourna vers Burton et lui murmura quelques mots à l'oreille. J'entendis celui-ci répondre avec une aigreur mal dissimulée :

—Eh bien ! puisque vous le voulez, je les prendrai ; mais c'est diablement cher !

—Cher ? mon jeune ami, répliqua le major, c'est pour rien, absolument pour rien. Voici l'affaire, M. O'Malley, je vous en fais juge, une couchette un peu vieille, mais montée en cuivre avec sommier, matelas et couverture, le tout complet et en bon état pour dix livres... Si la veuve à qui cela appartenait n'était pas forcée de la vendre, on ne l'aurait pas eu pour vingt livres... Mais nous sommes arrivés, pas de cérémonies, Messieurs, entrez... prenez garde aux deux marches... là... M. O'Malley, je vais vous présenter.

En parlant ainsi, le major nous avait introduits dans un vestibule à peine éclairé ; il ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes, un moment après, au milieu d'un petit parloir où brûlait une lampe, et où se tenaient mistress Dalrymple et ses filles.

—Mistress Dalrymple, prononça-t-il, M. O'Malley, enseigne, M. O'Malley, mistress Dalrymple... Mes demoiselles, nous venons, mes jeunes amis et moi, vous demander une tasse de thé...

Miss Fanny se leva aussitôt, elle nous rendit notre salut d'un air gracieux et, agitant une sonnette, elle donna au domestique qui parut les

ordres nécessaires. Miss Mathilde posa son livre sur la table, et resta comme perdue dans ses rêveries sans daigner tourner vers nous ses beaux yeux noirs. Mistress Dalrymple s'acquitta des honneurs avec politesse. S'étant assurée par quelques questions de mon rang et de ma position dans le monde, elle me fit un accueil très-distingué, et sembla pardonner à son mari de nous avoir amenés à une heure aussi indue.

Cependant Sparks, les yeux attachés sur miss Fanny, demeurait plongé dans une sorte d'extase. Burton, au contraire, conservait l'air dégagé d'un homme qui est sûr de lui-même, et qui se sent à l'épreuve des plus fortes séductions. J'eus le temps d'examiner les trois dames. Mistress Dalrymple me parut telle qu'on me l'avait peinte; mais ses filles, malgré tout ce que j'en avais entendu dire, m'éblouirent par leur beauté. Burton, sans perdre de temps, était déjà engagé dans une conversation suivie avec Fanny. Je m'approchai de Mathilde. Je tournai négligemment quelques pages du livre qu'elle avait posé à côté d'elle, et je mis l'entretien sur ce sujet.

J'eus d'abord, je l'avoue, quelque peine à m'élever à la hauteur des idées et du style de la belle enthousiaste. Cependant j'y réussis en m'exaltant moi-même, et nous fumes bientôt à l'unisson. Je la laissais parler, afin de la mieux connaître, et aussi pour ne pas risquer de me compromettre. De temps en temps seulement, je hasardais un mot, une phrase que je m'efforçais de rendre technique, et que j'appropriais le mieux possible au ton général de l'entretien. C'est une méthode que j'ai toujours vu réussir; soit qu'il s'agisse de discuter une question de jurisprudence ou de médecine, avec un savant docteur; soit que, tâche plus difficile encore, on débâte avec une jeune dame confite en religion, le mérite et la doctrine d'un prédicateur, laquelle doctrine est trop profonde pour n'être pas quelque peu obscure.

Je m'escrimai si bien, que Mathilde jugea qu'elle avait rencontré quelqu'un dont les idées étaient en harmonie avec les siennes. Long-temps avant que le thé fut servi, nous étions ensemble dans la meilleure intelligence. Un observateur aurait pu lire dans les traits de mistress Dalrymple et du major avec quelle douce joie ces bons parents suivaient les progrès de notre union naissante. Mais j'étais alors incapable de rien remarquer, tant je me trouvais sous le charme. Burton, de son côté, déployait près de la gentille Fanny ses grâces françaises. Il jouait avec le danger comme un homme qui sait qu'il n'en a rien à craindre, mais qui veut goûter le plaisir de le voir de près. Sans doute Fanny n'était point

dupe de ce naïf; car, tout en répondant avec malice et gaieté au feu roulant des galanteries de l'enseigne, elle jetait parfois les yeux sur Sparks, qui restait immobile et muet devant elle. Sparks, n'osant pas faire sa cour à celle des deux sœurs que son cœur préférait, avait fait sa cour au major. Le bon jeune homme s'était laissé vendre sans marchander du bagage et des effets d'équipement de quoi suffire à six campagnes. Le moyen n'était pas si maladroit, Sparks était traité avec beaucoup de considération par les deux époux.

Ce fut alors que l'on apporta les gâteaux, les sandwiches et le negus. Fanny se chargea de préparer de ses jolies mains une tasse pour le major et un autre pour Burton. La sentimentale Mathilde voulut bien remplir pour moi cet office. Sparks se servit lui-même: Sa gaucherie et sa rougeur excitèrent nos joyeux éclats de rire. Fanny fut sans pitié: la folle qu'elle était s'amusa extrêmement de l'embarras du pauvre Sparks, embarras dont elle devait bien sentir qu'elle était cause. Les épreuves de celui-ci n'étaient point encore terminées. On lui demanda une chanson: mistress Dalrymple déclara qu'elle n'aimait rien tant qu'un peu de musique, et surtout un air tendre, après un verre de bon negus. Sparks se défendit de toutes ses forces de chanter, et ayant rencontré, au milieu de ses protestations, les yeux de Fanny, il balbutia et acheva de perdre countenance.

M. Dalrymple voulut nous indemniser. Le digne major ne s'était pas épargné au dîner de l'adjudant. Les liqueurs qu'il avait fêtées, les marchés avantageux qu'il avait conclus dans la soirée, les espérances auxquelles il se livrait, la joie qui inondait son cœur paternel, toutes ces causes réunies le rendaient un peu exalté. Entre autres anecdotes dont il nous favorissa, il raconta comment, sans une occasion, il avait été chargé de presser certains individus qu'on lui avait désignés.

—Il y avait parmi eux, dit-il, un jeune garçon d'assez bonne mine qui pleurait, qui invoquait la vieillesse de son père, qui m'offrait tout ce qu'il possédait d'argent. Dieu me damne! je fus inflexible; et je fis bien, car j'aurais pu être dénoncé.

Mistress Dalrymple et ses filles écoutaient ces détails avec indifférence; pour moi, je me sentais touché du sort de ce pauvre malotot.

—Etait-ce un Anglais? demandai-je.

—Non, répondit le major, un Irlandais....
Encore une tasse, M. O'Malley.

—Et qu'est-il devenu?

—Bah! il me bénit sans doute en ce moment de lui avoir procuré l'honneur de servir sa Majesté.

Le vieux domestique Irlandais, qui nous servait, laissa échoapper de ses mains une tasse qui se brisa en morceaux. Il sortit en grommelant des paroles qu'on ne put entendre. Cet incident n'eut pas de suite. Mathilde récita d'un ton inspiré quelques vers de Pope ; Fanny chanta une chansonnette. Mistress Dalrymple se montrait heureuse de notre gaité, et pour savourer toutes les jouissances à la fois, elle se versa un verre de punch, qu'elle but lentement, à petites gorgées... *noctes cœnæpue Deorum!* Je passai une soirée délicieuse dans la famille du major. Ses filles étaient adorables ; en les voyant, toutes mes préventions s'étaient dissipées : j'oubliai les méchantes plaisanteries que j'avais entendu débiter sur leur compte, et quand M. Dalrymple nous reconduisit à la porte de la rue, ce fut sans arrière-pensée que je promis de revenir dès le lendemain.

III.

Le lendemain, selon ma promesse, je revis les filles du major Dalrymple : je les revis les jours suivants, et je contractai la douce habitude de passer près d'elles tous les instants dont je pouvais disposer. Le charme qui m'attirait dans cette maison, loin de diminuer, allait toujours croissant. Où aboutiraient mes assiduités, quelles conjectures en tireraient mes camarades, quels calculs le major ferait à ce sujet ; c'est ce dont je ne me rendais pas compte. Je m'enivrais du bonheur d'admirer les deux sœurs, de les écouter, de rire, de folâtrer avec elles, et je ne songeais nullement à l'avenir.

Nous avions chaque jour quelque parti projeté pour le lendemain. C'était tenté une promenade en bateau, tantôt une excursion à cheval, tantôt un pique-nique. Il va sans dire que je fournirais les rameurs, les chevaux, les provisions. Ces détails ne regardaient que moi. J'étais le grand intendan, l'ordonnateur en chef, l'arbitre suprême des plaisirs de la famille du major. On ne voyait que par mes yeux. On ne décidait que d'après mon opinion. Cette simple phrase : " M. O'Malley l'a ainsi réglé."

— Ou : " C'est le désir de M. O'Malley" équivalait au fameux — moi le roi — de Louis XIV.

Burton et Sparks n'étaient pas moins assidus : le premier plein de jactance et de présomption, le second timide et modeste comme une jeune vierge. Evidemment j'étais accueilli par Mistress Dalrymple et par ses deux filles, plus favorablement que mes rivaux, que Burton surtout, dont elles avaient sans doute découvert la pauvreté et les dispositions antimatrimoniales. Mais quoique Sparks me disputât les sourires les plus gracieux de Fanny, quoique Mathilde, par un caprice de

coquetterie, quittât parfois mon bras pour s'ap' puyer au sien, Burton seul me portait ombrage. Je détestais ses prétentions, la fatuité de ses manières et de son langage. Je le haïssais lui-même ; j'étais jaloux.

Jaloux ! J'étais donc amoureux, mais de laquelle des deux sœurs ? Je l'ignorais et ne me l'étais jamais demandé. Un regard de Mathilde m'enchantait ; une préférence de Fanny me rendait heureux. Je me séparais d'elles avec regret. Je me sentais toujours pressé de les revoir. Je les réunissais dans la même affection et les mêmes pensées. À cela près, mon amour ne ressemblait en rien aux passions fougueuses dont j'avais lu la description dans les romans. C'était l'entraînement instinctif d'un cœur tout neuf, qui s'abandonnait à la double influence de la jeunesse et de la beauté.

Maintenant que je me rappelle cette époque de ma vie, je conçois combien mistress Dalrymple devait s'impatienter de me voir également épris de ses deux filles et de me déclarant pour aucune. Pauvre mistress Dalrymple ! elle maudissait sans doute mon indécision, qui la tenait elle-même dans une perplexité désespérante ; elle épiait mes regards, elle commentait mes paroles, elle interprétait mon silence. N'avais-je pas serré la main à Fanny ? Ne m'étais-je pas long-temps promené seul avec Mathilde ? Que signifiaient les présents ou les bouquets que j'avais offerts à chacune d'elles ?... Et le major était consulté sur ces graves sujets : et ce grand calculateur, qui avait conduit à une heureuse fin tant de transactions commerciales, conseillait probablement à sa digne moitié de patienter, d'attendre et d'amorcer le chaland.

Quant à Fanny et à Mathilde, elles me témoignaient une égale bienveillance, soit que je leur fusse indifférent à toutes deux, soit qu'elles attendissent, pour commencer à m'aimer, que j'eusse moi-même fixé mon choix.

Au bout de trois semaines environ, les bâtiments qui devaient nous transporter à la Jamaïque furent signalés au large : encore quelques jours, et j'allais mettre l'Océan entre les deux sœurs et moi. Suivant mon usage, je me rendis près d'elles dans la soirée. Jamais elles ne m'avaient semblé plus jolies ; jamais le major n'avait parlé avec plus d'emphase du prix inestimable de ses deux trésors, et de la crainte où il était qu'ils ne tombassent entre des mains indignes. Les yeux de mistress Dalrymple étincelaient ; elle pinçait ses lèvres comme pour renfermer au fond de son âme les pensées tumultueuses dont elle était agitée ; les mots qu'elle proférait de temps en temps avaient une force singulière d'intention, et ressemblaient à autant de coups de marteau frappés sur une enclume d'une main désespérée.

Après avoir prolongé bien avant dans la nuit le plaisir que nous goûtions au milieu de la famille du major, et nous être laissé caresser par les plus doux regards, nous reprîmes, Sparks et moi, le chemin de nos quartiers. Ce soir-là Burton n'avait point paru : débarrassé de sa présence, je m'étais livré tout entier au charme mélancolique de la conversation de Mathilde, à la gaîté des saillies et des chansons de Fanny. Lorsque Sparks fut rentré chez lui je retournai sur mes pas, résolu de me promener seul dans l'ombre et le silence de la nuit. Ne riez point, ô lecteur : ce n'était point l'officier du 14^e qui se complaisait dans cette promenade sentimentale, c'était le jeune homme sans expérience, dont le cœur é ait assailli d'émotions toutes nouvelles, et qui ne pouvait point démêler ses véritables sentiments. Il faisait un beau clair de lune, un vent froid soufflait de la mer dont j'entendais à des intervalles réguliers la voix sonore ; quelques points noirs, semés à sa surface, m'indiquaient les vaisseaux qui devaient me transporter dans un autre monde. Sans y penser, sans m'être aperçu de la direction que j'avais suivie, je me trouvai près d'un petit enclos couvert d'arbres touffus, et qui dépendait de la maison du major ; comme j'en faisais le tour, je distinguai un bruit de pas, et, regardant au-dessus d'une haie vive, j'entrevis une forme blanche qui s'éloignait au milieu des arbres ; au même instant, un homme franchit lestement la haie, et retomba à mes côtés.

C'est Burton.

Nous nous considérâmes un moment sans parler. J'étais dévoré de jalousie. Mathilde et Fanny, que je venais de quitter, portaient l'une et l'autre, ce soir-là, des robes blanches... Laquelle des deux ?...

—C'est vous, enseigne O'Malley, me dit enfin Burton avec ces manières dégagées et ces airs avantageux qui me choquaient tellement au lieu : et que diable vous amène ici ?

—Qu'est-ce qui vous amène vous-même ?

—Dieu me damne ! mon cher : on a ses petites affaires que l'on fait quand on peut. Vous voyez que je m'occupe des miennes ; occupez vous des vôtres.

—Vous osez, Monsieur, répliquai-je d'une voix tremblante de colère, vous osez me donner à comprendre...

—Moi ? répondit l'insupportable railleur : Je ne vous donne rien du tout. Je me suis aperçu que vous me faisiez l'honneur d'être jaloux de moi ; aussi vous ai-je laissé les soirées, et j'ai gardé les nuits. J'espère que vous me remercirez du procédé !

—Mensonge ! calomnie ; m'écriai-je.. puis baissant la voix : enseigne Burton, ajoutai-je vous en avez menti !

—A merveille ! Monsieur, j'espère que vous voudrez-bien me désigner l'instant et le lieu où je pourrai avoir l'honneur de vous voir en particulier.

—Cette nuit, à l'instant, ici même.

—Hum ! répondit Burton, avec le sang-froid le plus provoquant, c'est un peu prompt... Toutefois, j'y consens, quoique ce soit violer les règles établies.

—Au diable les règles ! préparez-vous.

—Pas si vite ; pas si vite... D'abord, éloignons-nous de cette maison, on pourrait nous voir et nous entendre ; ensuite il me vient un scrupule :

Dégaînerons-nous sans témoins ? C'est bien espagnol ! .. Bah ! Toute réflexion faite, nous n'en avons pas besoin. Je déteste les pourparlers, les suppositions, les commérages : toute la ville serait demain en rumeur, à la nouvelle que deux officiers du 14^e se sont battus en duel. Voici un joli clair de lune, et un endroit qui me paraît convenable. Nous allons faire assaut, comme on dit, avec des armes dénichées. Dieu me damne ! ce sera amusant et original. Nous avons chacun notre épée ! Donnie prétend que vous êtes d'une certaine force en escrime ; je suis curieux d'en juger par moi-même. Vous savez que j'ai passé près d'un an à Paris.

—Ah ! parbleu ! lui di-je, je dois le savoir : vous nous le répétez vingt fois par jour.

—Je vous conseille d'y songer, répliqua-t-il : pendant tout ce temps, j'ai pris les leçons du célèbre Ponce, et vous allez en avoir la preuve.

Burton parlait ainsi avec une aisance et une gaîté parfaites. Pour moi le sang me bouillait dans les veines. Je me débarrassai à la hâte de mon habit. Mon adversaire plia soigneusement le sien.

—Diabolo ! dit-il ensuite, en prêtant l'oreille, je crains que nous ne soyons interrompus : j'entends un bruit de voix..... Ah ça ! ajouta-t-il : tâchons de ne pas nous défigurer. Quant à moi, je n'ai dessein que de vous entamer légèrement la chair, uniquement pour marquer le coup de bouton.

—Touchez où vous pourrez, m'écriai-je : je ne vous demande, ni ne vous ferai quartier.

Burton ne m'avait point exagéré son adresse. Il maniait l'épée avec une précision admirable. Souple, agile, ne se livrant jamais, toujours prêt à la parade, et habitué d'ailleurs à ces sortes de rencontres, il avait sur moi une supériorité manifeste. Pendant quelques instants il se borna à repousser mes attaques. Bravo ! disait-il ; voilà qui va bien !... quel joli assaut !... Pas mal, en vérité !... Je l'ai échappé belle... Piqué de sa tranquillité, je redonblai d'énergie et le poussai vivement. Bientôt il s'échauffa par l'ardeur de la

lente. Son far poussa le mien avec plus de force. D'une minute à l'autre le sang allait couler... Je fis un suprême effort, et, me rassemblant sur moi-même, je m'élançai... Mon pied glissa, je perdis l'équilibre et roulai par terre.

En ce moment un homme accourait sur le lieu du combat. En me voyant tomber, il crut que j'étais mort ou blessé grièvement, et il se précipita pour me relever.

—Quoi ! est-ce possible ! s'écria-t-il dès qu'il m'eut considéré. O'Malley, est-vous ?

Avec autant de confusion que de surprise, je me trouvais dans les bras d'un ami d'enfance nommé Power, et que je croyais en garnison à Malte.

—C'est dommage ! disait Burton ; cela devenait intéressant... Enseigne O'Malley, êtes-vous d'avis de continuer ?

—Que signifie ce combat, O'Malley ? demanda Power quand je me fus relevé sur mes pieds. Comment se fait-il que, dans ce lieu, à cette heure, sans témoins ?..

—Mon cher Power, interrompis-je un peu honteux, en ramassant mon épée, qui m'était échappée des mains, ne me demandez aucune explication, c'est une folie de jeunes gens. Ma vivacité irréfléchie a été cause de tout... Monsieur Burton, nous remettons, si vous y consentez, notre assaut à un moment mieux choisi. Je serai toujours à votre disposition ; mais, dès à présent, je dois vous remercier de vos ménagements, quoiqu'ils soient plus généreux que flatteurs.

Burton, en entendant prononcer le nom de Power, s'était tourné vers mon ami et le considérait curieusement.

—Enseigne O'Malley, me répondit-il avec un mélange de plaisanterie et de sérieux, notre querelle est effectivement une folie sans objet ; vous retracterez, en le regrettant, le mot qui l'a amenée. Quelle affaire m'a conduit où vous m'avez rencontré ? Peut-être un intérêt grave, peut-être une intrigue d'amour. Je ne veux ni tout vous cacher. Supposez que, fatigué de nos grandes dames, j'ai jeté les yeux sur... Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans cette maison un piquant minois de soubrette. Je suis discret et ne nommerai personne... Quant aux deux sœurs, vous n'avez pas à craindre ma rivalité auprès d'elles. Sur ma parole, c'est ainsi que jurent les Français, je regarderais comme un malheur de les aimer, et, si je les aimais, je ne voudrais ni les épouser ni me battre à leur sujet. Je crois que Monsieur, ajouta-t-il en désignant Power, est l'homme du monde le mieux en état de vous en expliquer la raison.

Ici Burton nous salua et reprit le chemin de la ville. Nous l'entendîmes qui sifflait joyeusement un air français. Malgré la confusion où m'avait

jeté l'issue de notre combat, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que Burton avait beaucoup gagné dans mon esprit, et qu'il venait de se montrer sous un jour tout nouveau.

—Ah ça, O'Malley, me dit Power quand nous fûmes restés seuls, m'expliquerez-vous enfin ?..

—Mon cher Power, interrompis-je à la hâte, expliquez-moi vous-même... .

—Vous voudriez éluder mes questions ; mais je ne suis point votre dupe. Je commence par ce qui me concerne. Je me suis ennuyé de Malte, de ses maisons blanches, et de ses femmes qui ne le sont pas toujours. J'ai désiré connaître la Jamaïque et les créoles, et je suis venu prendre le commandement du détachement qui part demain. J'ai su en débarquant que vous aviez acheté une commission dans le 14e, et je me faisais conduire chez vous, lorsque le bruit de votre combat nocturne m'a détourné de mon chemin. Rejoignons l'homme qui porte mon bagage et gagnons notre logis. Pour des raisons particulières, je ne me soucie pas que la nouvelle de mon arrivée soit divulguée trop promptement... . Maintenant, mon cher O'Malley, je reprends mon interrogatoire : Quelles sont donc ces deux sœurs au sujet desquelles vous vous battez aussi au clair de lune ?

—De quelles sœurs voulez-vous parler ? demandai-je, en mesurant mon pas sur le sien.

—Mais de celles dont votre adversaire ne voudrait être ni l'amant, ni le mari, ni le champion.

—Je ne sais, répondis-je tout troublé... j'ignore... .

—De la discrétion ! et avec moi !... Cela est fort bien ; mais cela est inutile... Ainsi donc, on ne m'avait pas trompé, elles sont ici !

—Qui, ellés ? A qui faites-vous allusion ?

—Eh ! parbleu ! à Fanny et à Mathilde Dalrymple.

—Comment ! m'écriai-je, confondu de surprise, vous les connaissez ?

Power continua de marcher sans répondre.

—Et où les avez-vous vues ? demandai-je encore.

—Où ne les a-t-on pas vues répartit Power. A Zante, Malte, à Gibraltar.

—Vous vous trompez, certainement, Power, elles sont toutes deux très-jeunes ; vous aurez su ici leurs noms et tout ce qu'on débite sur elles... mensonges, calomnies !..

—Eh bien ! mon cher O'Malley, pour me prouver que je me trompe, racontez-moi ce qu'elles vous disent dans vos tête-à-tête, dans vos causeries intimes... .

—Des tête-à-tête ! répliqua-t-il, en riant avec effort ; je ne suis pas si avancé, je n'ai obtenu que ceux que le hasard avait amenés.

—Bon ! le hasard ! une cause qui n'en est pas une !... Comment ! Mathilde ne vous a point cité le poète élégiaque Cowley ? elle ne vous a point déclamé, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, ce vers :

There are hearts that live and love alone.

Ce fut à mon tour de garder le silence. Heureusement nous étions arrivés à mon logis. Power paya et congédia l'homme qui avait porté sa malle ; puis il s'installa dans ma chambre. J'alumai du feu ; nous préparâmes du grog, et, quand nous eûmes renoué connaissance, quand notre vieille amitié se fut ravivée à l'aide de maintes rasades, j'ouvris mon cœur à Power. Je lui racontai l'origine de ma liaison avec Fanny et Mathilde, les avances du major, les agaceries de ses filles et de leur mère, mes espérances, mes craintes, mes soupçons jaloux, et, enfin, ma querelle avec Burton. Power m'écoutait gravement, secuant la tête à certains passages, soupirant à quelques autres, et mélangeant son grog d'une manière véritablement solennelle.

Lorsque j'eus fini ; si un amoureux peut en finir, j'attendis plein d'anxiété l'arrêt que Power allait prononcer.

IV.

Power avait quelques années de plus que moi : c'était un homme d'une taille athlétique, d'une physionomie martiale, franche et ouverte. Nous avions été élevés dans la même école, mais nous nuds étions qu'à des de bonne heure. Power était entré au service, et comme il était né avec des passions fougueuses, il avait été le héros de plusieurs aventures romanesques dont j'avais entendu parler vaguement. J'avais donc pour lui la déférence qu'un novice témoigne toujours à celui qui a beaucoup vu et beaucoup appris.

—Avez-vous écrit secrètement à Fanny ou à Mathilde ? me demanda Power, tandis que je l'observais en silence et que je mêlais mon verre de grog afin de me donner un maintien.

—Non pas que je sache, répondis-je, étourdi de la question. J'ai seulement adressé aux filles du major quelques billets insignifiants.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Je crois l'être.

—Avez-vous gardé copie de votre correspondance ?

—A quoi bon ! où voulez-vous en venir ?

Power passa sa large main sur ses moustaches rousses et poursuivit :

—Dites-moi, O'Malley, mistress Dalrymple a-t-elle toujours assisté à vos conversations avec ses filles ?

—Sans doute, et elle m'a vu aussi respectueux, aussi attentionné pour l'une que pour l'autre.

—Bon, cela ! elle ne pourra pas affirmer que

vous vous fussiez décidé pour aucune, et la loi, jusqu'ici du moins, ne vous permet pas de les épouser toutes deux.

—Epouser ! répondez-les avec ébahissement : qui est-ce qui vous parle de mariage ?

—Vous n'y avez jamais songé, vous ?

—Jamais, je vous jure.

—Eh bien ! on y a songé pour vous. On y songe peut-être en ce moment. Les bâtiments de transport sont arrivés. Vous devez partir après demain. Attendez-vous à ce que, d'ici là, le major Dalrymple vienne vous sommer d'expliquer vos intentions ; c'est son mot.

Mes yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent comme si j'eusse été éclairé par une révélation subite. M'e particularités significatives qui m'avaient échappé, me revinrent tout-à-coup à la mémoire. Le songe où je me berçais se dissipa à la voix de la froide raison, et la réalité que j'avais constamment repoussée m'apparut... Oui, l'on avait accueilli en moi un mari futur ! Mes assiduités, mes soins, mes chagrins jaloux, mistress Dalrymple et ses filles les avaient ainsi interprétés ! Ce soir-là même, le major ne m'avait-il pas demandé pour le lendemain un entretien de quelques minutes ? J'avais pensé qu'il voulait me proposer une acquisition nouvelle, bien que, grâce à lui, mon bagage fût devenu un véritable dépôt d'approvisionnement. C'était de mariage qu'il s'agissait. Epouser Fanny ou Mathilde... épouser une fille du major Dalrymple !... J'étais si peu préparé à cette image, qu'elle m'effraya plus qu'elle ne me sourit.

Power comprit ce qui se passait dans mon âme. Il vida son verre qu'il posa bruyamment sur la table. Il redressa sa haute taille, et, fixant sur moi un regard calme et résolu :

—Mon cher O'Malley, me dit-il, vous ne pouvez songer à une alliance avec la famille du major.

—Pourquoi cela ? repris-je, en tressaillant. Faites-m'en savoir les raisons. Si j'en crois Burton, vous êtes l'homme du monde le plus capable de me les expliquer.

En ce moment il me sembla voir passera les traits basanés de Power une légère rougeur.

—Des raisons ! répliqua-t-il : il y en a, et, ce qui m'étonne, c'est qu'elles ne vous aient pas encore été révélées. Disposez-vous, mon cher O'Malley, d'une explication plus détaillée. Mais il existe, en outre, des obstacles qui vous sont personnels. Par exemple, votre jeunesse, votre vie errante de soldat, l'orgueil de votre famille, l'opposition que vous rencontrerez de la part de parents... Vous marier ! à votre âge, dans votre position, avec une jeune fille sans fortune, pour ne rien dire de plus, et que vous connaissez depuis quinze jours seulement... ce serait, excusez

la franchise d'un ami, ce serait une folie ; et puis vous ne savez pas même à laquelle des deux sœurs vous donneriez la préférence !

Il y eut un moment de silence. Power, se préparant un autre verre de grog, me laissait à mes réflexions et à mes conjectures.

— Vous est-il défendu de m'en dire d'avantage ? lui demandai-je.

— Eh bien donc ! que faut-il faire ?

— Il faut vous retirer des griffes du major et de sa femme ; il faut, à l'aide d'une manœuvre hardie et décisive, dégager votre corps d'armée, qui est à moitié enveloppé par l'ennemi ; mais cela ne sera pas facile. Dieu me damne ! attendez-vous à une attaque furieuse et à une stratégie des plus compliquées. C'est pourquoi, mon brave camarade, prenons, comme on dit, la carte du pays, et étudions le terrain.

Ici Power avala son verre de grog et me traça ses instructions : pour les exécuter, il ne nous restait que la journée qui commençait. Je sentais toute l'immensité du Péril, et je montrais autant d'ardeur à le fuir que j'avais mis d'imprudence à le chercher.

— Enfin, me dit Power, quand il eut achevé ce qu'il appelait sa démonstration stratégique, si tout cela échoue, si les dispositions du major renversent notre plan de bataille, pour dernier moyen, pour ressource suprême, il vous restera de prononcer mon nom.

— Votre nom ! lui dis-je.

— Mon nom, répéta-t-il en détournant les yeux. Oui, annoncez au major Dalrymple et à sa femme que vous désirez consulter votre ami, le capitaine Power, débarqué de la veille. Cela suffira.... Mais n'employez cette arme que lorsque vous aurez épuisé toutes les autres.

— Et voilà tout ? demandai-je plus étonné que jamais.

— Voilà tout. Plus tard vous saurez mon secret.

Je dus me contenter de cette espérance, Le jour commençait à poindre. Power et moi, nous nous jetâmes sur un lit, et nous dormîmes tout le reste de la matinée.

Dès que nous fûmes réveillés, nous commençâmes les préparatifs de notre départ.

— Alerte ! alerte ! me cria Power, qui s'était avancé vers la fenêtre. Je vois le major Dalrymple qui traverse la rue... sur mon âme ! il a endossé son frac brodé. Vous ne m'auriez rien révélé de votre position à son égard, que j'aurais deviné ce qu'il y a sous le vent.

— Qu'est-ce donc ? lui dis-je ; que me fait l'habit brodé du major ?

— Mais, Malheureux, c'est l'habit des explications. Jamais le major ne l'endosse que lorsqu'il va demander à un pauvre diable d'amou-

reux comme vous quelles sont ses intentions... Ce que vous fait cet habit ! Demandez plutôt aux criminels ce que leur font la toge et l'hermine du juge. Vite ! décampez. Il ne faut pas que le major vous rencontre ici. Profitez du moment, et courez chez lui pendant qu'il est dehors.

J'achevai à la hâte de m'habiller, et je m'échappai par les jardins, tandis que le major Dalrymple montait les marches de l'escalier avec une lenteur appropriée à la circonstance.

Avant que j'eusse eu le temps de rassembler mes idées, je me trouvai devant la maison du major ; la porte en était entr'ouverte. Je m'y glissai d'un pied furtif, et, au lieu d'escalader les marches de l'escalier quatre à quatre, ainsi que j'avais l'habitude de le faire, je m'arrêtai dans un petit parloir situé au rez-de-chaussée, et je chargeai le vieux domestique irlandais d'annoncer à sa maîtresse, Mistress Dalrymple, que je désirais avoir avec elle un moment d'entretien, si toutefois l'heure lui agréait.

Il y avait sans doute quelque désordre dans mes manières, quelque émotion dans ma voix, quelque égarement dans mes yeux, ce peut-être l'heure inaccoutumée de ma visite, et la circonstance que j'attendais au parloir, au lieu de monter au salon, frappèrent-elles l'esprit de Matthew ; c'était ainsi qu'il s'appelait. Quoi qu'il en soit, il ferma sur nous avec précaution la porte du parloir, contre laquelle il s'appuya. Il jeta autour de lui un regard circonspect, pour s'assurer que nous étions seuls, et, tournant vers moi son visage silonné de rides, il me recommanda par un geste le silence.

Ces préliminaires ne me surprirent que médiocrement de la part de Matthew, dont la tête était, disait-on, un peu dérangée. C'était un vieillard courbé par l'âge, et sur les traits duquel les passions ou les malheurs avaient laissé une empreinte profonde. Il n'avait rien de la gaieté irlandaise. Il était sombre, morose, irascible, et ses yeux gris brillaient parfois d'un feu sinistre, dont on avait peine à soutenir l'éclat. J'avais déjà eu souvent l'occasion de lui adresser quelques mots de bienveillance, et de lui faire de légers présents. Aussi me témoignait-il beaucoup d'empressement et d'affection vouloir me parler. Je l'avais lu dans ses regards, et j'étais décidé à lui rendre le service qu'il avait sans doute à me demander.

— Eh bien ! Matthew, lui dis-je, qu'y a-t-il ? que désirez-vous de moi ? Et en même temps je lui mis une guinée dans la main.

— Och ! s'écria-t-il d'une voix contenue, que Dieu bénisse votre honneur ! que la vierge et tous les saints anges !... mais il faut, oui, il faut que vous sachiez....

— Matthew ! proféra une voix aigre, que je

reconnus au-îôt pour celle de Mistress Dalrymple, Matthew... Où est le vieux fou ?

Matthew ne répondit pas ; mais il était évidemment déconcerté par cet appel inattendu.

—Arrah ! grommelait-il, n'arais-je pas seulement une minute pour vous dire ?

—Quoi ? demandai-je. Dépêchez-vous mon vieil ami.

—Matthew ! Matthew ! répéta Mistress Dalrymple avec une colère croissante.

—Je viens, Mistress, répondit enfin Matthew que cet appel réitéré mettait hors de lui : Je viens !

—Alors je vous suis, dis-je en m'armant tout-à-coup de courage : Annoncez-moi.

Matthew, bien à contre-cœur, me précéda vers le salon en murmurant des mots entrecoupés, parmi lesquels je distinguai ceux-ci :

—Dans un autre moment.... oui.... dans un autre moment.... il n'en épouse aucune....

—J'entendis aussi les noms de Burton et de Sparks.

—Enfin il entrouvrit la porte et annonça tout haut :

—M. Charles O'Malley !

Puis, se retirant pour me livrer passage, il me dit à l'oreille :

—Prenez garde !

Je ne pus pas même l'interroger du regard. J'entrai.

[A CONTINUER.]

POESIE.

Le *Charivari* fait à sa manière de l'opposition contre les mesures fiscales de M. Humann. On trouve dans l'un de ses derniers numéros la piquante chanson que voici :

M. HUMANN LAÇNANT SA MEUTE SUR LES CONTRIBUABLES.

Air *S'il en reste une goutte encore*....

Thiers, après avoir compromis,
Et notre crédit et la charte,
Nous condamne à payer la carte,
L'œuvre donc, tous mes commis !
Le pays n'a pas le pléthore,
On le saigne trop pour cela ;
Mais le sang, d'après Orfila,
Chaque jour au cœur s'élabore,
Oui, s'élabore,
S'il en reste une goutte encore,
Mes amis, épuisons-là.

Bis.

Imposer le riche est cruel,
Mais il faut parer au désastre :
Soyez de fer pour le cadastre
Comme pour l'impôt personnel !
Que le rentier menace, implore,

Taxe son château, sa villa ;
Maint vieux mur se rencontrera,
Ruine que le temps dévore,
Le temps dévore ;
Si quelque oiseau l'habite encore,
Mes amis, imposons-là.

Bis

Du courage ! et sans sourciller,
Marchez, enfants de la malôte,
Doublez, triplez même la côte
Des terres et du mobilier ;
Du bon marchand qui nous adore,
Quadruplons l'impôt, car par là,
D'après le proverbe, il verra
Que le pouvoir l'aime et l'honore,
L'aime et l'honore,
La boutique nous reste encore,
Mes amis, exploitons-là.

Bis.

Le mœllon, la terre et la chair,
Taxons tout sans miséricorde ;
De la lucarne qu'on accorde
Le pauvre diable paiera l'air.
Pour le fixe, ce grand Minotaure,
Bien des sueurs coulent déjà ;
Mais qu'importe, le peuple en a
Une source dans chaque pore,
Dans chaque pore,
Allons ! tant qu'il en reste encore,
Mes amis, exprimons-là.

Bis.

Bien des pauvres dans leur grenier
Gisent à jeun sous des guenilles ;
Mais nous leur donnons des bastilles,
Il faut qu'ils puissent les payer.
La pitié n'est qu'un mot sonore :
S'il le faut, l'ouvrier vendra
Linge, meubles, et coetera ;
C'est un malheur que je déplore,
Que je déplore.
S'il lui reste une nippie encore,
Mes amis, saisissons-là.

Bis.

Il nous faut un double milliard ;
D'un zèle ardent donnez les preuves :
Petits ruisseaux forment grands fleuves ;
Ne faites point grâce d'un liard.
Dans les lieux que votre œil explore,
Parfois il ne se trouvera
Qu'un anneau d'hymen qu'il faudra
Arracher au doigt qu'il décore ;
Oui, qu'il décore ;
Tant qu'il reste une bagite encore,
Mes amis, monnoyons-là.

Bis.

Soyez fermes et résolus.
Courons, sus au contribuable !
De la matière corvéable,
Sachez exprimer tout le jus.
Sur maint talent que l'on ignore,
La faveur du pouvoir pleuvra,
Lorsque sous ses mains on verra.
De toutes parts l'argent éclore,
L'argent éclore.
Allons ! la France est riche encore,
Mes amis, ruignons-là !

Bis.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.